

cun, naturellement, se pressait afin de regagner, le plus tôt possible, son logis.

Les forgerons avaient l'habitude de lancer les outils à l'un d'eux, qui les saisissait, pour ainsi dire, à la volée et les remettait en place.

Gadichet était désigné, dans son escouade, pour cette besogne, parce qu'on le citait comme l'un des plus adroits.

Or, un jour un ouvrier ayant manqué son coup, le pauvre Gadichet reçut sur la tête un lourd marteau qui lui fendit le crâne.

On l'avait relevé évanoui et tout couvert de sang.

L'émoi avait été grand parmi tous ces braves compagnons et l'on croyait bien que le pauvre garçon avait été tué sur le coup.

Transporté à la pharmacie, le blessé ne reprit connaissance qu'après que le médecin, appelé en toute hâte, eut passé plus d'une heure à lui donner des soins.

Toutefois, le docteur ne répondait pas de le sauver; la blessure étant très profonde, on craignait que le cerveau n'eût été atteint et lésé.

Il n'en était rien, fort heureusement, mais il pouvait survenir des complications redoutables, et le médecin déclara qu'il ne saurait affirmer que le blessé recouvrerait complètement ses facultés intellectuelles.

Absent au moment de l'accident, M. Lebrun, dès son retour, s'était transporté auprès de son ouvrier.

Gadichet le reconnut et un vague sourire erra sur ses lèvres.

—Tu me reconnais donc, mon brave Gadichet? lui dit le maître de forges... J'en suis heureux! Cela prouve que tu n'es pas aussi malade que je le craignais...

Et prenant la main de l'ouvrier, M. Lebrun ajouta avec émotion:

—Je te considère, mon ami, comme un soldat tombé sur le champ de bataille...

"Tu as été blessé à mon service, mon brave Gadichet, je ne l'oublierai pas... je ne l'oublierai jamais!..."

Et comme le blessé était remué par ces bonnes paroles et que des larmes lui montaient aux yeux, le maître de forges lui dit:

—Pas d'émotion, mon ami!... elle aggraverait ton état!... Plus tard, quand tu seras mieux et que nous pourrons causer ensemble sans qu'il en résulte un danger pour toi, il sera temps encore de me remercier, si le cœur t'en dit!

M. Lebrun avait voulu que son ouvrier fût soigné chez lui; il le fit transporter dans la chambre qu'occupait Gadichet pendant son apprentissage.

Mme Lebrun et son mari venaient à tout moment visiter le blessé; ils ne manquaient jamais aussi d'assister à la visite du médecin.

De toutes les complications que l'on avait redoutées, une seule se produisit: la fièvre cérébrale se déclara au bout de quelques jours et cloua le malade sur son lit pour un temps assez prolongé.

La convalescence devait être exceptionnellement longue et marquée par des accidents cérébraux forts alarmants, au dire du médecin.

Le bruit circula même parmi les ouvriers de la forge que le pauvre Gadichet, s'il se relevait, resterait fou ou imbécile.

Cependant les craintes du docteur s'évanouirent à la longue.

Le convalescent avait bien eu des moments d'agitation, des absences de mémoire, mais, en fin de compte, il n'était ni fou ni idiot.

Comme les plus grandes précautions avaient été recommandées, M. Lebrun déclara à son ouvrier qu'il ne l'admettrait à reprendre son travail que dans quelque temps, lorsqu'il lui serait bien prouvé que les forces étaient complètement revenues et que la température dans la forge ne pouvait plus être dangereuse pour lui.

Or, ce "quelque temps" dont avait parlé M. Lebrun durait depuis plusieurs mois déjà, lorsque le maître de forges reçut la visite de son ouvrier qui lui dit:

—Je viens vous remercier, patron, de toutes les bontés que vous avez eues pour moi; mais je me sens aussi solide et aussi bien portant que je l'étais avant d'avoir reçu mon "coup de marteau".

"Je puis vous assurer, patron, que s'il m'a crevé le crâne, il ne m'a pas fêlé la cervelle!... Aussi, je me considérerais comme un paresseux si je continuais à me faire loger et nourrir sans travailler!"

"Ça me coûte de vous dire ça, patron, ajouta Gadichet avec des larmes dans les yeux, mais, si vous ne me jugez plus capable de travailler chez vous, il vaut mieux me prévenir tout de suite!"

"J'irai ailleurs pour gagner ma vie!..."

Le pauvre garçon était tellement émotionné, tellement troublé, qu'il ne pouvait presque plus parler, et c'est en balbutiant qu'il acheva le petit discours qu'il avait préparé dans sa tête depuis plusieurs jours déjà.

—Excusez-moi patron, de vous avoir parlé comme je l'ai fait; mais, vous comprenez bien, n'est-ce pas, vous qu'êtes si juste avec tout le monde, que je ne peux pas manger le pain de l'aumône, — comme on dit, — quand j'ai de bons bras pour travailler.

"Je ne veux pas que les compagnons supposent que je suis un feignant qui se laisse dorloter à ne rien faire..."

Puis, en manière de péroraison:

—Je me rappelle, patron, ce que vous m'avez dit, le jour de mon

accident, quand vous êtes venu me voir chez le pharmacien, où l'on m'avait étendu parce que je perdais beaucoup de sang et que l'on craignait une... une...

—Oui, je sais ce que tu veux dire, une hémorragie!...

—C'est ça même; on m'avait mis, je m'en souviens bien, de la glace sur la tête... Enfin, pour en revenir à ce que vous m'avez dit ce jour-là, patron, voilà les propres paroles que vous avez prononcées... Oh! c'est toujours resté là dans ma tête!...

"Vous m'avez dit: 'Je te considère, mon ami, comme un soldat tombé sur le champ de bataille...'"

—Ah! tu as de la mémoire...

—Oui, patron; et ces paroles m'ont été au cœur tout de suite et y sont restées depuis ce jour!...

—Brave garçon!

—Je les répétais souvent, parce que ça me rendait heureux!...

"Je me disais: que cette comparaison qui me flattait devait me rehausser, — comme on dit, — dans l'estime des compagnons!..."

"Mais aujourd'hui, patron, j'ai de la tristesse plein l'âme chaque fois que ces paroles me reviennent, parce que je sais que, quand un soldat n'est plus bon pour le service, on le met aux Invalides!..."

"Alors, si vous ne me trouvez plus capable de travailler... c'est donc que je n'ai plus qu'à entrer aux Invalides, moi aussi!"

La fin de la phrase avait été prononcée d'une voix plus basse, plus faible, comme si elle eût été noyée dans les larmes...

M. Lebrun sourit pour cacher son émotion et serrant les mains de l'ouvrier:

—Entendu, mon ami, dit-il, je rappelle mon soldat à l'activité. Demain tu reprendras ton arme, — le marteau, — l'arme de l'ouvrier!

C'était le dimanche, et Gadichet alla raconter la chose aux camarades réunis au cabaret.

Le jeune ouvrier fut félicité, acclamé, comme on le pense bien!

Jamais de sa vie il n'avait reçu et rendu autant de poignées de main.

On se sépara en prenant rendez-vous pour le lendemain, après s'être entendus pour se trouver à la forge un quart d'heure avant l'ouverture.

Ces bons camarades avaient voulu ménager une surprise à leur jeune compagnon.

La chose n'avait pas été tenue assz secrète, toutefois, pour que le maître de forges l'ignorât.

Aussi voulut-il être pour quelque chose dans la manifestation qui se préparait en l'honneur de l'ouvrier qui allait reprendre son travail.

Il se présenta, à l'improviste, au moment même où Gadichet arrivait à la forge.

Tous les compagnons l'attendaient sur le seuil et l'accueillirent par un "ban".

Après quoi, Jean Budan, se détachant du groupe, se porta au-devant de son camarade, en lui adressant de la part de tous un souhait de bienvenue.

Quand il eut achevé le petit *speech*, quatre des plus robustes ouvriers s'avancèrent, et, au commandement de Jean Budan, soulevèrent Gadichet et le portèrent en triomphe jusque devant l'enclume dont il se servait d'habitude.

Mais là une surprise attendait ces braves cœurs, — surprise que M. Lebrun avait voulu leur ménager:

L'enclume était ornée de fleurs cueillies par Mme et Mlle Lebrun.

Des verres étaient rangés en bataillons autour de tout un état-major de bouteilles.

Le maître de forges, debout devant l'enclume, reçut les quatre porteurs sur les bras vigoureux desquels Gadichet était assis comme un mandarin du Céleste-Empire sur un palanquin!

—Halte! commanda Jean Budan.

Alors, M. Lebrun félicita chaudement ses ouvriers de la bonne idée qui leur est venue de fêter le retour de leur camarade à la forge.

—Et moi aussi, ajouta-t-il, j'ai voulu m'associer à cette manifestation de sympathie pour notre brave Gadichet en venant le recevoir ici!...

Puis, prenant un paquet qu'il avait fait placer devant l'enclume, il en déchira vivement l'enveloppe qui contenait, d'abord, un livret de caisse d'épargne sur lequel était inscrit un dépôt de cinq cents francs au nom de Gadichet.

Des hourras s'élevèrent de toute part, tandis que le bon Gadichet essuyait des larmes de reconnaissance.

Sous l'enveloppe déployée par M. Lebrun se trouvait un autre objet:

C'était le tablier du métier, en peau de daim, — tablier neuf qui devait remplacer celui qui portait l'ouvrier le jour de l'accident.

—J'espère, prononça le maître de forges en présentant le tablier à l'ouvrier qui riait et pleurait de joie, j'espère, mon ami Gadichet, que tu vas bientôt maculer ce cuir-là, afin qu'il ne jure pas avec les tabliers que portent tes camarades!...

Il ajouta, au milieu de l'émotion générale: